



Déambulateur. 1981, acrylique sur toile. Collection Fondation Dubuffet, Paris.

Dubuffet, du bruit dans le Landerneau !

PAR RENAUD FAROUX

Dubuffet, l'insoumis

FONDS HÉLÈNE & ÉDOUARD LECLERC POUR LA CULTURE, LANDERNEAU
DU 22 JUIN AU 2 NOVEMBRE 2014

Un roi du supermarché expose le grand œuvre d'un « ex-vendeur de vin en gros »... cela fait du bruit dans le Landerneau ! Plus précisément, au cœur du Finistère, le fonds Hélène et Édouard Leclerc présente une sélection grandiose d'œuvres de Jean Dubuffet. Elles sont issues des deux donations que l'artiste avait faites de son vivant : la première au musée des Arts décoratifs, et l'autre à sa propre fondation. Voilà qui va secouer nos institutions muséales, toujours prises dans « le panier de crabes commercialo-culturel », pour citer l'auteur d'*Asphyxiante Culture* !

« Dubuffet au Leclerc... »

Les gros industriels s'investissent ou investissent dans le monde de l'art et doit-on s'en insurger ? Après les illustres Getty, le souverain du pétrole, Eli Broad, le roi du bâtiment, les frères Saatchi, les princes de la pub, Pinault, Arnault, les pachas du luxe..., c'est aujourd'hui l'enseigne Édouard Leclerc qui devient un nouveau « mécène » de l'art moderne et contemporain avec son fonds des Capucins, planqué dans la Bretagne profonde ! Cela aurait probablement réjoui le découvreur de l'art brut, Jean Dubuffet, qui assurait : « L'art ne vient pas coucher dans les lits qu'on a faits pour lui ; il se sauve aussitôt

qu'on prononce son nom : ce qu'il aime, c'est l'incognito. » Ce décroisement n'aurait sûrement pas été pour lui déplaire puisqu'il aimait « bannir pour régénérer » et quitter le monde officiel des musées pour celui, a priori moins conventionnel, plus coloré, plus surprenant et plus populaire d'un « Leclerc » dans toute son authenticité. Pour autant, ce n'est pas l'entrée de Dubuffet au supermarché ! Bien au contraire, car la sélection pour cette exposition s'avère très pointue et permet de mettre en avant des séries de pièces maîtresses que l'artiste avait choisies lui-même pour les offrir en donation.

Les Dubuffet de Dubuffet

C'est en 1967 qu'il a décidé de céder les œuvres exposées aujourd'hui au musée des Arts décoratifs. Le choix de cette institution n'est pas dû au hasard mais illustre le travail de défricheur et de découvreur de son conservateur de l'époque, François Mathey, qui ouvrira son musée aussi bien à l'art islamique ou africain qu'à des expositions mémorables de Fernand Léger et Henri Matisse... En 1960, il invitera son ami Jean Dubuffet à montrer sa première rétrospective dans ce lieu qu'il veut tenir éloigné de ce que Dubuffet nomme « le clergé culturel de l'État ». La complicité entre les deux hommes va conduire l'artiste à proposer une sélection de ses œuvres à l'homme le plus susceptible de les comprendre, de les apprécier et de les présenter au public : ces Dubuffet de Dubuffet se composent de 21 tableaux, 7 sculptures et 132 dessins.

La vision actuelle de cette donation de très haute qualité permet de renouveler le bonheur que provoque la fraîcheur jamais tarie de la production du « maître ». Elle s'étale de 1942 à la période qui précède la fameuse série de *l'Hourloupe*. Les portraits de Jean Paulhan et de Marcel Jouhandeau nous replongent dans la belle époque de la NRF d'après-guerre quand ce gentil sauvage de Dubuffet qui voulait faire table rase de toute culture n'en était pas moins un mondain qui fréquentait André Breton, Malraux, Sartre, Michaux... et exposait place Vendôme à la galerie Drouin ou chez Pierre Matisse à New York. Pour ces portraits d'illustres auteurs, le théoricien de l'art brut pratique la « regardation » sans jamais demander à ses modèles de poser. Dans son atelier, il peint ce qui lui revient en mémoire et l'impression que lui ont laissée les personnages afin de rendre visible pour tous ce qui est pour lui le caractère de ses sujets. Cette ressemblance qui n'a rien de réaliste ne veut pas restituer une image mais rend compte de la violence ou de la douceur, de l'intelligence ou de la bêtise, de la méchanceté ou de la tendresse de celui ou de celle qui est portraituré. À grands coups de balai dans le réalisme, il remet à l'honneur la sensibilité tout enfantine d'un Paul Klee alliée à la violence expressionniste d'un Oskar Kokoschka. Quelque part comme Picasso, Dubuffet est un brillant accusateur public de la culture et lui aussi veut faire gommer les siècles de la tradition occidentale, ses perspectives au cordeau et son bon goût bourgeois. Si ses inventions semblent délirantes, si ses techniques sont provocatrices, Dubuffet n'est pas pour autant un naïf et sa fantaisie n'a rien d'incohérent et suppose plutôt une organisation bien rationnelle. Il suffit pour s'en convaincre de jeter un œil perspicace à ses écrits autant qu'à l'organisation méticuleuse de ses ateliers, où chaque médium est à sa place. L'apport précieux des pièces de la Fondation Dubuffet permet d'encore mieux appréhender la démarche de « l'anartiste » : dessins, sculptures, photographies, maquettes d'architecture complètent avec joie ce parcours exceptionnel.



Groupe de quatre arbres. 1970, époxy peint au polyuréthane.
Collection Fondation Dubuffet, Paris.



Ostracisme rend la monnaie. 1962, gouache sur papier. Les Arts décoratifs, Paris.

De la croûte terrestre au bleu du ciel

À quoi s'intéresse Dubuffet ? À la terre, une matière qui envahit l'espace des toiles et confine le ciel en une mince frange claire en haut du tableau. Le choc du désert qu'il découvre dans le Sahara en 1947 provoquera oubli de l'Occident, émerveillement devant les paysages de sable, recherche de traces et d'empreintes qu'il va magnifier dans la nouvelle langue qu'il inscrit sur ses toiles. Si Jean Dubuffet soulignait souvent : « Ce n'est pas la peine d'essayer d'expliquer ce que j'essaie de faire, je ne sais pas moi-même ce que cela signifie », l'exposition bretonne permet quand même, par la qualité des œuvres présentées, d'y voir plus clair. Étranger à l'art « officiel », il expérimente des matériaux et figurations variables. Son œuvre se construit à partir d'inventions, d'exploitations, de remises en question. On reconnaît un grand artiste au fait qu'il n'a pas eu qu'une seule idée et chez lui on les trouve à foison. Son désir obsédant est de peindre en oubliant tous les artistes qui l'ont précédé. Lui utilise goudron, sable, gravier qu'il malaxe de façon grossière dans une pâte grumeleuse comme s'il recherchait l'acte provocateur plus que la recherche artistique avec ses graffitis en relief. Il précise : « Non, on ne se déculture pas complètement, c'est

bien vrai, il n'en est pas question, sinon dans un anéantissement complet ; on se déculture un peu, plus ou moins, on se délivre d'une écorce, d'une couche de l'aubier, de deux, trois de ses couches, de la vingtième ou cinquantième peut-être, sans s'approcher beaucoup cependant du cœur de bois dur, lui-même constitué de vieille couches d'aubier durcies. Mais je persiste à croire que l'entreprise est bonne. » Le parcours revigorant de l'exposition au fonds Leclerc rappelle que Dubuffet, d'une certaine manière, dans sa peinture comme dans ses écrits, illustre de façon directe les préceptes d'une esthétique moderne mise en avant déjà en son temps par Rimbaud. Ces quelques lignes de « l'homme aux semelles de vent » peuvent servir de table des matières pour le catalogue de l'exposition présentée dans le Landerneau. À « l'alchimie du verbe » correspondent les créations matérielles du chantre de l'art : « J'aimais les peintures idiotes, dessus de porte, toiles de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires ; la littérature démodée, latin d'église, livres érotiques sans orthographe, romans de nos aïeules ; contes de fées, petits livres de l'enfance, opéras vieux, rythmes naïfs... » ■